

## Les racines vivaces du rappeur Baloji

Le chanteur belgo-congolais défend en concert son bel album-fleuve, qui mêle satire politique et récits fictionnels.

LE MONDE | 23.03.2018 à 18h48 • Mis à jour le 26.03.2018 à 09h11 | Par Stéphane Davet



Baloji, en République démocratique du Congo (RDC), en 2018. LEE MOOLMAN

Doit-on le **qualifier** de précurseur de Stromae ? D'éclairer de la foisonnante scène rap belge (Damso, Roméo Elvis...) ? De pionnier des croisements de l'afro-trap ? Si Baloji peut **revendiquer** un peu de tout cela, le chanteur belgo-congolais a surtout tracé une route de franc-tireur, façonnant une musique – « *Trop noire pour les Blancs/Trop blanche pour les Noirs* » –, en phase avec les contours mouvants de son identité « *afropéenne* ».

Le parcours fut parfois accidenté, mais, dix ans après son premier opus solo (*Hotel Impala*), la singularité de cet artiste opiniâtre resplendit dans un album-fleuve, *137 avenue Kaniama*, charriant tourbillons introspectifs, récits autobiographiques ou fictionnels, satires politiques et sociales, bouillonnant de créativité musicale et scénaristique.

La dimension cinématographique de ces chansons à la croisée du rap, des danses congolaises, de la soul ou de l'électro ne doit rien au hasard. Depuis longtemps investi dans le tournage de ses clips, Baloji s'est essayé à la réalisation d'un court-métrage – une parodie d'émissions de télévision, outils de propagande d'Etat –, avant de s'attaquer à un **projet** de film relatant les destins croisés d'enfants congolais. « *Je pensais que ce scénario me prendrait quelques mois* », confie le longiligne et élégant apprenti cinéaste, « *cela m'a pris trois ans !* ».

### « Une conscience politique »

Un **travail** pendant lequel le musicien a reçu l'**aide** de professionnels de l'écriture. « *Ces "script doctors" m'ont appris à structurer mon récit*, insiste Baloji. *J'ai ensuite eu envie d'appliquer ces méthodes à mes chansons.* » Sa vie ne fournit-elle pas matière à de multiples types de narration ?

L'adresse donnant le **titre** de l'album fait ainsi référence à un épisode central de son existence. Baloji Tshiani est né, il y a trente-neuf ans, dans cette avenue Kaniama aux allures de ruelle, dans un quartier délabré de Lubumbashi, capitale du cuivre, dans le sud de l'ex-Zaïre. C'est là où habite

encore sa mère, dont il reçut, en novembre 2005, une lettre tentant de **renouer** une relation, après vingt-cinq années de séparation.

Fils d'une aventure d'un soir entre un homme d'affaires et une fille du peuple, Baloji a été enlevé par son père, à l'âge de 3 ans, pour **être** élevé en **Belgique**, à Liège, avec la femme et les enfants de - celui-ci. Peu à l'aise dans sa nouvelle **famille**, bientôt abandonnée, elle aussi, par le paternel, l'adolescent flirte avec la petite délinquance, avant de **croiser** la route des rappeurs du groupe Starflam, qu'il intègre, en 1998, sous le nom de MC Baló. « *Ils m'ont donné une conscience **politique** et une nouvelle motivation* », se souvient celui dont le prénom signifie « sorcier » en tshiluba, l'une des langues parlées en RDC.

## Retrouvailles maternelles

Après trois albums, Baloji quitte Starflam en 2004, désireux de s'éloigner de la musique. Quelques mois plus tard, la lettre de sa mère le replonge dans la soif d'écriture. « *J'étais bouleversé. Je voulais lui **raconter** toutes ces années. J'ai choisi de le **faire** en chansons.* » Premier chapitre de sa carrière solo, *Hotel Impala* (2008) n'aura pas l'effet escompté au moment des retrouvailles maternelles. Dans *La Dernière Pluie – Inconnu à cette adresse*, l'un des titres de son nouvel album, Baloji fait **revivre** ce terrible moment d'incompréhension. « *Je me revois invitant ma mère au restaurant, avec mon disque, emballé comme un cadeau de Noël, comprenant, en la voyant lire les prix du menu et **refuser** de commander, que tout cela était complètement déplacé. Plus qu'un acte d'amour, sa lettre était un appel au secours financier.* »

La gifle de cette réalité, son expérience européenne confrontée aux espoirs fous des Africains rêvant d'Occident nourrissent bien d'autres morceaux, comme le funky *Soleil de volt*, ou *L'Hiver indien – Ghetto mirador*, dont le rythme enjoué contraste avec l'évocation de la quête désespérée des immigrés. Une description dont l'acuité doit beaucoup aux quarante-cinq jours d'angoisse passés, en 2001, par Baloji, dans un **centre** de rétention avec d'autres illégaux et demandeurs d'asile.

« *Je m'étais toujours senti belge*, explique le rappeur. *Là, tout me rappelait que je n'étais pas chez moi.* » « *Repris de justesse* » grâce à l'intervention de la mère de sa petite amie, le chanteur naturalisé belge dit depuis se refuser « *le droit à l'oisiveté* ».

LES MALADRESSES, D'UN CÔTÉ COMME DE L'AUTRE, ONT FAIT BASCULER LES RETROUVAILLES MATERNELLES DANS « LE CYCLE DU REJET »

Si les maladres, d'un côté comme de l'autre, ont fait basculer les retrouvailles maternelles dans « *le cycle du rejet* », Baloji n'en a pas moins renoué artistiquement avec ses racines. *Hotel Impala*, puis son retour manqué à Lubumbashi l'avaient fait **reprendre** langue avec des **musiques** dédaignées au profit du rap et du R'n'B. Tombé amoureux de l'œuvre de Tabu Ley Rochereau (1940-2013), l'un des orfèvres de la rumba - congolaise, il n'a cessé depuis de **dérouler** le fil d'un patrimoine infini. D'abord en réenregistrant son premier album à Kinshasa avec des musiciens locaux – *Kinshasa succursale* (2010) –, puis en s'appropriant cet héritage, lors de fusions de plus en plus audacieuses, bien aidé par la virtuosité de son guitariste Dizzy Mandjeku, 71 ans.

Multipliant les concerts à l'étranger, celui qui possède aussi une large **culture** indie pop (le mélancolique *Ciel d'encre* construit autour d'un sample de Chilly Gonzales) a fini par **signer** un contrat avec le prestigieux label britannique Bella Union (Fleet Foxes, Beach House...), après un rendez-vous manqué avec la branche africaine d'Universal, lancée par Vincent Bolloré (dénoncé dans le piquant *Bipolaire – Les Noirs*).

## Incroyable vitalité du continent

Souvent mordant avec les dirigeants africains (*Tropisme – Start-up*), dénonçant les rapports postcoloniaux ou l'absurde atrocité de guerres comme celle martyrisant le nord-est du Congo (la fresque finale de *Tanganyika*, partagée avec l'un de ses cousins, le chanteur lyrique Serge Kakudji), Baloji célèbre aussi l'incroyable vitalité du continent. Il constate le dynamisme du **Ghana**, du **Nigeria**, de la Côte d'Ivoire ou du **Sénégal**, désenclavés par la révolution Internet (*Spotlight*). Il dit aussi s'inspirer d'une scène sud-africaine « *totalelement désinhibée* », à l'instar d'artistes comme les BLK JKS, Petite Noir ou Die Antwoord.

Une liberté qui ne cesse de **résonner** dans un album dont le morceau de bravoure érotique, *Peau de chagrin – Bleu de nuit*, consacre ses fascinantes neuf minutes à la solitude de l'homme après « la petite mort ». Illustré, dans un clip envoûtant, par la créativité baroque d'un collectif d'artistes, le Cercle d'art des travailleurs de plantation congolaise, s'activant dans la brousse, à Lusanga, à plus de 500 km à l'est de Kinshasa.

---

« 137 avenue Kaniama », de Baloji (Bella Union/Pias). Concerts : le 30 mars, Les Etoiles, Paris 10<sup>e</sup>, à 19 h 30. Tél. : 01-47-70-60-56. 22 euros ; le 4 avril, à Toulouse, au Métronum. [www.facebook.com/BALOJIOfficiel/](https://www.facebook.com/BALOJIOfficiel/) (<https://www.facebook.com/BALOJIOfficiel/>)

---